

lesquelles il faut donner la préférence à tel instrument plutôt qu'à tel autre.

On fait les labours avec quatre instruments différents : la bêche, la fourche, la gratte et la charrue.

Labour à la bêche.—De tous les labours, le labour à la bêche est le plus parfait, c'est lui qui remplit plus complètement les conditions d'un bon labour ; il ameublir parfaitement le sol, le divise dans tous les sens, détruit la cohésion qui unissait ses particules et renverse complètement chaque tranche de terre. Mais ce labour coûte très cher et c'est celui qui se fait le plus lentement, de sorte que le plus souvent on est forcé de le mettre de côté par le manque de main-d'œuvre. Lors même que l'on trouverait de grands avantages à l'exécuter, le coût en serait trop dispendieux ; aussi est-il limité qu'au jardinage.

Pour bien faire le labour à la bêche, l'ouvrier doit couper le sol par petites tranches qu'il jette devant lui sans dessus dessous, de manière que la terre de la surface soit placée au fond de la tranchée. D'autres opérations complètent ce labour, telles que la pulvérisation des mottes, l'aplanissement de la surface du sol, l'extraction de toutes les petites roches et des racines des plantes vivaces. Le labour à la bêche fait de cette manière constitue une opération parfaite.

Labour à la fourche.—Le labour à la fourche se fait de la même manière que celui à la bêche, et l'instrument qu'on emploie est une fourche à dents de fer plates. Quoique le travail à la fourche ressemble beaucoup à celui de la bêche, cependant il n'est pas aussi parfait que ce dernier ; la terre n'est pas si complètement renversée et toutes les conditions d'un bon labour ne sont pas si bien remplies. Néanmoins on donne, avec raison, la préférence au labour à la fourche dans les sols argileux, compacts et si durs que la bêche ne peut y pénétrer facilement.

Labour à la gratte ou à la pioche.—Le travail à la pioche est loin d'approcher à la perfection du labour à la bêche ; il n'ameublir pas le sol aussi complètement, ne brise pas assez les mottes qu'il rencontre et durcit le terrain même qui vient d'être ameubli. Cela tient au mode d'opérer, car l'ouvrier étant forcé de marcher sur le terrain labouré, il le tasse nécessairement avec ses pieds et détruit ainsi son ameublissement. Le fer de la pioche n'a pas toujours la même forme, il change suivant la nature du sol qu'on veut labourer. On donne à ce fer différents noms.

Ainsi dans un sol caillouteux et dur on fait usage d'une pioche à pointe longue, étroite et très forte, et on lui donne le nom de *pic*. On préfère cette forme afin que l'instrument ne soit pas arrêté par la rencontre de pierres, qu'il puisse même les extraire quand elles ne sont pas trop volumineuses. Dans les sols non pierreux mais durcis beaucoup par la sécheresse, on emploie un instrument plus large que le *pic* mais moins large que la gratte ordinaire, c'est la pioche proprement dite. Dans les terrains à la fois pierreux et très durcis, on emploie un instrument réunissant la forme des deux derniers ; d'un bout se trouve le *pic* et de l'autre la pioche, dans le milieu il y a une douille qui reçoit le manche. Enfin dans les terres de peu de consistance, on se sert d'un instrument à fer assez large et mince : c'est la gratte proprement dite.

Le labour à la pioche ne marche guère plus rapidement que celui à la bêche, et sa confection est coûteuse, vu le haut prix de la main-d'œuvre ; d'un autre côté, l'opération est très imparfaite, la terre est certainement mieux ameublir qu'avec la charrue, mais elle l'est moins que par la bêche.

Lorsqu'on trouve qu'il y a avantage à faire les labours à la main, on doit préférer la bêche à la pioche ; quand les labours à la main sont trop coûteux, on doit recourir au travail de la charrue. Néanmoins il y a des circonstances où la pioche seule est capable d'ameublir suffisamment le sol. Ce sont premièrement, lorsque le terrain est graveleux et trop en pente et qu'on ne peut y faire passer la charrue. Deuxièmement, lorsqu'on devra faire des labours de défoncement dans un terrain caillouteux ou rempli de racines d'arbres, et en général dans les terrains nouvellement mis en culture, car alors le travail de la charrue est très difficile, lorsque même il n'est pas impossible. — (A suivre.)

Correspondances.

St-Damien de Bellechasse, 22 août 1883.

Monsieur le Rédacteur,

La nouvelle colonie de St-Damien de Buckland vient d'être le théâtre d'un bien terrible accident. Cette jeune paroisse qui n'a peine un an d'existence, a fait de rapides progrès de colonisation ; et grâce à la générosité de ces braves colons, grâce surtout à la générosité de quelques vieilles paroisses, et de quelques personnes charitables, on avait pu mettre en marche les constructions d'une jolie église en bois. Les dimensions étaient de 100 x 50 pieds. Tout allait à merveille. Les travaux avançaient rapidement, malgré le mauvais temps, et mardi 21 d'août, on montait le toit ; le soir même, toute la charpente devait être terminée. Mais l'homme propose et Dieu dispose, a-t-on dit souvent.

Il était sept heures et dix minutes du matin, lorsque soudain un violent ouragan vint fondre sur ces constructions. En moins de deux secondes, ce tourbillon affreux brisa, arracha, cassa et renversa tout, malgré l'extrême solidité de la charpente.

Et maintenant, nous voilà en face de la triste réalité, nous qui étions si joyeux et si contents de voir s'élever comme par enchantement, au milieu de la forêt, ce modeste temple, qui nous avait pourtant coûté bien des sacrifices et bien des labeurs.

Heureusement que nous n'avons à enregistrer aucune perte de vie. Il y avait à peu près cinq minutes que les ouvriers étaient descendus, et tout le monde était entré dans le presbytère qui sert actuellement de chapelle, pour entendre la Sainte Messe, lorsque tout à coup un bruit sinistre s'est fait entendre et en un clin-d'œil, nos plus chères espérances furent mises à rien. Les pertes sont évaluées à \$800, sans aucune assurance.

Cependant ces généreux pionniers de la forêt ne se sont pas laissés abattre par ce malheur. Malgré le retard des moissons, causé par les pluies presque continuelles, ils ont quitté tous leurs travaux des champs, pour préparer de nouveau le bois nécessaire afin de continuer immédiatement les travaux commencés. N'est-ce pas là pousser le courage jusqu'à l'héroïsme ?

Mais avec toute leur bonne volonté, nous éprouverons de grandes difficultés, car la pauvreté est si grande ; c'est pourquoi nous osons espérer qu'il se rencontrera parmi ceux qui liront ces lignes, des âmes généreuses et charitables, amies de la colonisation, qui se laisseront toucher par notre grand malheur, et nous viendront en aide dans la mesure de leur force.

Ainsi, les personnes qui voudront bien, nous aider à nous relever de ce désastre, pourront adresser leur aumône au Révérend M. J. O. Brousseau, curé de St-Damien, Côté de Bellechasse, ou à M. Jean Gagné syndic de la mission ! Nous prions la liberté de remercier d'avance les bonnes âmes qui viendront à notre secours. Vous donnerez pour Dieu, et donner pour Dieu c'est donner pour le ciel. — Communiqué.

Note de la Rédaction.—Plus qu'une personne, les cultivateurs sont à même d'apprécier l'immense perte que viennent de subir les pauvres colons de St-Damien ; ces colons ont souvent